

PHILOSOPHIE

UN PENSEUR JUIF MARSEILLAIS QUI OUVRE LE JUDAÏSME AUX AUTRES CULTURES

Jacob ANATOLI

La pensée juive provençale a été, durant le Moyen-Age, d'une particulière fécondité. Un de ses auteurs, né à Marseille, en est l'illustration patente et injustement ignorée. Il s'agit de Jacob Anatoli Ben Abba Mari Ben Samson. On pense qu'il y est né en 1200 pour mourir, semble-t-il, en Italie, en 1250. Dans l'état actuel de nos connaissances sur sa vie, on doit le situer, plus prudemment, dans la première partie du XIII^{ème} siècle.

Anatoli est médecin et traducteur. Très tôt, il va vivre en un contexte général et familial qui favorise, chez lui, les études les plus diverses. Maïmonide est mort au début du siècle et, très discutée dans les milieux intellectuels juifs de Provence, son œuvre est rejetée par le tribunal rabbinique de Montpellier-Lunel. Ce rejet est prononcé malgré les efforts de son défenseur et traducteur Samuel Ibn Tibbon (mort en 1232) qui n'est autre que le beau-père de notre Anatoli. Ibn Tibbon sera ainsi à l'origine de la première orientation de ses travaux.

En effet, notre penseur juif provençal regardera pendant toute la première partie de sa vie, en direction de la pensée arabe, et, en un second temps, vers la pensée chrétienne. Concernant la première de ces orientations, il demeure dans le droit fil de la pensée juive de l'«age d'or» qui, du X^{ème} au XII^{ème} siècles, a vécu une collaboration étroite entre penseurs juifs et penseurs arabes: les Maïmonide, Ibn Ezra, Ibn Daoud et autres Yéhouda Halévy ont travaillé dans l'optique du courant de pensée arabe, le *Kalam*, qui a imprégné les œuvres de Ibn Roch (Avéroës), Ibn Sina (Avicenne), Al-Gazali, Al Farabi et bien d'autres. En effet, Anatoli découvre et, très vite, se passionne pour l'œuvre fondamentale de Maïmonide, le *Guide des Egarés* dont l'orientation rationaliste le séduit. Mais il paiera son enthousiasme de son rejet par certains courants juifs marseillais. Néanmoins, il persiste dans sa défense de Maïmonide et de son orientation aristotélicienne et étend même ses travaux à la traduction de l'arabe en hébreu d'autres écrits tels que le commentaire sur certains ouvrages d'Aristote par le philosophe arabe Averroës.

Par ailleurs, Anatoli s'initie, auprès de son beau-père, aux mathématiques et, généralement, aux travaux scientifiques de son temps dont les auteurs sont, le plus

souvent, des penseurs arabes. En ce domaine, de même, il réalise de nombreuses traductions dont celle de l'œuvre de Al-Fargani sur l'astronomie.

Mais ce sont ses travaux philosophiques surtout qui, s'inscrivant dans le droit fil de la pensée de Maïmonide et de son approche rationaliste des relations de la raison et de la foi, lui attirent les foudres du courant juif majoritaire en Provence de ce temps. Il subit, à Marseille, maintes pressions pour qu'il revienne à une observance plus rigoureuse des exigences de la foi. Notre penseur ne se soumet pas et préfère s'exiler à Naples, en 1231. Il se met alors sous la protection de l'empereur Frédéric II, roi de Sicile, dont il devient le médecin attitré.

Frédéric II est un monarque intelligent, très cultivé, parlant cinq langues et ouvert particulièrement, comme Anatoli lui-même, à la culture arabe. Ses conceptions matérialistes expliquent, au moins en partie, ses heurts fréquents avec les papes de son époque contre qui il va même fréquemment guerroyer. Il accueillera toujours Anatoli avec le maximum de bienveillance.

A Naples, l'ouverture d'Anatoli à la pensée arabe va se doubler de celle qu'il entreprend vers le monde chrétien. Il se lie d'amitié avec Michaël Scot¹, astrologue et penseur chrétien qui mène une action parallèle à la sienne puisqu'il traduit les œuvres scientifiques et philosophiques arabes de son temps en latin. Cette similitude de travaux est, sans doute, à l'origine d'une collaboration des deux hommes sur le plan de l'exégèse biblique où leurs conclusions ne sont pas toujours en accord avec les idées en place tant au sein de l'église catholique qu'à celui du rabbinat officiel. Dès cette époque, Anatoli tente et, souvent, parvient à faire découvrir aux Juifs italiens une approche nouvelle du judaïsme plus en rapport avec ses textes fondamentaux qu'avec une tradition qu'il considère comme altérant leur signification.

Il laisse, entre autres ouvrages, un *Malmad Ha Talmidim* (l'aiguillon des élèves) où il tente de jeter les bases de ce qu'il considère comme une éducation de son temps. De cet ouvrage, on peut retirer quelques idées forces. En premier lieu, le rationalisme dont il fait montre l'incite à rejeter, dans le droit fil de l'héritage maïmonidien, toute référence à la superstition. Contre les rabbins de son temps, il fustige les manifestations uniquement extérieures de la piété et s'élève contre leur refus des influences autres que celle de la seule *Torah* dans la formation des jeunes. Il insiste, en particulier, sur l'apport possible, à cet endroit, de la culture grecque. Enfin, dans la grande querelle qui oppose, au Moyen-

Age européen, les défenseurs de la stricte loi religieuse comme seule référence de pensée et d'action et ceux qui considèrent la philosophie comme autre référent possible, Anatoli se place délibérément parmi les seconds.

Ainsi, l'ouverture du judaïsme aux autres cultures demeure le signe distinctif permanent de l'œuvre d'Anatoli². Cette ouverture a été traduite par ses détracteurs comme l'abandon possible d'une tradition pure et dure alors qu'elle se présente davantage comme un respect authentique d'un judaïsme vivant qui s'affirme lui-même non pas contre mais avec les autres courants de pensée.

Hubert HANNOUN

1 Mikaël Scot - 1175-1232 - Dante lui fait une place dans son *Enfer* où il lui fait expier ses actes de sorcellerie.

2 Sur l'œuvre d'Anatoli on peut consulter:

- C Roth - *Jews in the Renaissance* (1959)
- S. Munk - *Mélanges* (145 et 488)
- E. Renan - *Les rabbins français* (1887) p. 580